

La mémoire déportée

Damien Mannarino

DANS **REVUE D'HISTOIRE DE LA SHOAH** 1998/1 N° 162, PAGES 12 À 42
ÉDITIONS **CENTRE DE DOCUMENTATION JUIVE CONTEMPORAINE**

ISSN 1281-1505

DOI 10.3917/rhsho1.162.0013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah1-1998-1-page-12?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Centre de Documentation Juive Contemporaine.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LA MÉMOIRE DÉPORTÉE ¹

par Damien MANNARINO *

Notre époque connaît la triste singularité de ressusciter des débats et des luttes que l'on pouvait espérer tranchés une fois pour toutes. Et pourtant qui aurait imaginé que moins d'un demi-siècle seulement aura suffi pour que certains nient le génocide et dénaturent ce qu'ont été les camps de déportation et d'extermination nazis, et surtout qu'ils trouvent un écho à leurs sinistres délires, alors que vivent encore quelques-uns de leurs survivants ? À fouiller les travaux disponibles, force est de constater que, jusqu'à il y a peu de temps, il n'en existait pas qui aient recensé les ouvrages produits par les déportés sur la déportation, et qui en aient établi le rythme de parution et la nature des énoncés. Il fallait construire une bibliographie, qui tende vers l'exhaustif². Le domaine parcouru comprend les témoignages de survivants édités en français, d'origine ou traduits³, quel que soit le mode d'écriture choisi, de l'autobiographie au roman en passant par l'ouvrage de recherche, la peinture, le dessin ou la bande dessinée. Il y a de quoi lire, et depuis longtemps. Le reproche quelquefois

* Avocat, prix Marcel Paul (ex aequo) en 1995 pour un mémoire de maîtrise en histoire dont l'article qui suit reprend l'essentiel (NDRL).

1. Cet article s'appuie sur un travail de recherche intitulé *La mémoire déportée – Du témoignage des déportés des camps nazis dans l'édition en langue française 1944-1993*, 1994, 456 p., mémoire de maîtrise sous la direction de M. Antoine Prost, au CRHMSS de l'université Paris 1 Sorbonne, auquel la FNDIRP a attribué son prix Marcel Paul 1995 (ex aequo).

2. Un précédent ancien : d'Audiffret Chantal, *Essai de bibliographie sur l'histoire de la déportation française dans les camps de concentration nazis*, mémoire déposé au Conservatoire des Arts et Métiers en vue de l'obtention du diplôme d'état de documentaliste, promotion 1959-1960 (Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (BDIC) de Nanterre, cote Q 10255).

3. Les traductions représentent moins d'un quart d'un corpus de 607 titres, la bibliographie de mon étude s'étendant jusqu'en 1993 inclus.

entendu, adressé aux déportés de n'avoir pas parlé, est balayé. Le soupçon ne peut manquer de venir que ces témoignages, dans une large mesure, n'ont pas été lus, ou lus et refoulés¹.

Avant d'examiner ce que nous apprend cette histoire du récit par le livre en français de la déportation, au cours du demi-siècle qui s'est écoulé depuis, il convient de rappeler combien et qui furent les déportés de France pour donner une idée de la nature et de l'ampleur du phénomène, et caractériser ceux qui en purent témoigner : au nombre de 76 000 environ pour les victimes des mesures antijuives², et 63 000 environ pour les déportés résistants, politiques et autres³. Des premiers revinrent environ 2 500, et des seconds environ 38 000, soit respectivement 3 % et 60 %. Il n'est question ici que de ceux qui ont droit à cette appellation (auxquels j'ajoute ceux qui, destinés à la déportation, sont passés dans les antichambres des camps nazis : les camps de regroupement⁴ ou les ghettos), et non, notamment, des requis du STO⁵, à l'exception, évidemment, de ceux qui furent transférés en camp de concentration. Ils retrouvèrent des détenus allemands, dont certains avaient été enfermés dès l'ouverture des camps, en 1933, et furent mêlés aux déportés de tous les pays occupés par le Reich nazi, soit plusieurs centaines de milliers de prisonniers. Les motifs de la déportation furent divers, les déportés aussi, leur déportation enfin également. Il n'y a donc pas une mémoire de la déportation mais plusieurs. De plus ces mémoires ne se sont pas créées en même temps ni au même rythme. Certaines catégories de déportés n'ont pas livré leurs souvenirs : droits communs (environ un millier)⁶, prostituées... D'autres n'offrent

1. Les témoins, quasi unanimes, en ont eu le sentiment, et les historiens qui ont traité du sujet ont abondé dans ce sens : cf. pour la période la plus récente, par exemple, les travaux d'Annette Wieviorka ou d'Anne Grynberg.

2. D'après Serge Klarsfeld, *Le Mémorial de la Déportation des Juifs de France*, Paris, Beate et Serge Klarsfeld, 1978, n.p.

3. D'après Azema Jean-Pierre, *De Munich à la libération 1938-1944*, Paris, Le Seuil, coll. Points Histoire, 1979, 416 p., p. 189.

4. Cf. sur ce sujet, Grynberg Anne, *Les camps de la honte – les internés juifs des camps français 1939-1944*, Paris, La Découverte, 1991, 400 p.

5. À qui la justice a définitivement interdit d'user de la dénomination "déportés du travail". Cf. par exemple deux arrêts de la Cour de Cassation : Assemblée plénière du 10 février 1992 (Dalloz, 1992, IR, 113) et 1^{re} chambre civile, 13 janvier 1993 rejetant le pourvoi de l'Association des Déportés du Travail du Rhône "ADTR" contre l'arrêt confirmatif de la Cour d'Appel de Lyon, 1^{re} chambre, du 7 juin 1990, au motif de jurisprudence constante "que seuls les déportés résistants et les déportés politiques, à l'exclusion des personnes contraintes au travail en pays ennemi, sont fondées à se prévaloir du titre de déporté". En avril 1994, le monument du cimetière du Père Lachaise à Paris portait néanmoins toujours l'inscription "déportés pour le travail forcé en Allemagne".

6. Cf. J.P. Azema, *op. cit.*, p. 189.

que très peu de témoignages, les tsiganes et les déportés pour homosexualité par exemple. Enfin, c'est l'évidence, il faut avoir survécu.

Dans l'immédiat après-guerre, le camp nazi c'est Buchenwald. Aujourd'hui c'est Auschwitz. Comment l'image de la déportation est-elle passée de l'un à l'autre en un demi-siècle ? Et n'y a-t-il pas eu effacement de l'un par l'autre alternativement ? Le camp est la réalité du nazisme, et la réalité du camp nazi est l'extermination plus ou moins rapide. Le nazisme est exterminationniste raciste et politique. Je m'accorde là avec Hermann Langbein¹, ancien déporté autrichien et historien des camps. Je me suis proposé de réunifier, sans rien occulter de leurs différences, les mémoires des victimes de l'ennemi commun.

À partir de la constitution du corpus de référence, et du déroulement de la continuité historique, j'ai dégagé trois périodes, qui expliquent ce glissement de la représentation : *le retour*, *le refoulement*, *le réveil*. Rien d'artificiel dans ce découpage, tant il est marqué dans les faits. Dans la première période, de 1944 à 1950, on trouve plus des 2/5 des titres² ; dans la deuxième, de 1951 à 1980, 1/3 ; dans la dernière, de 1981 à 1993, presque 1/4. La répartition est manifestement inégale. De plus le contenu diffère sensiblement d'une période à l'autre, même quelquefois quand le témoin réédite en le révisant son ouvrage³. Mais il n'y a pas eu tarissement, comme on aurait pu s'y attendre avec le temps, et comme on l'a vu pour les souvenirs d'anciens combattants de la Première Guerre mondiale par exemple, au contraire.

I. Le retour (1944-1951)

Cette première période s'ouvre sur les libérations successives de la victoire en marche. Elle voit nombre de rescapés saisis de la volonté de

1. Cf. Hermann. Langbein, *La Résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes 1938/1945*, traduit de l'allemand par Denise Meunier, Paris, Fayard, 1981, 512 p. Il a été détenu successivement à Dachau, Auschwitz, Neuengamme et ses kommandos.

2. Pendant que je travaillais à ma recherche est paru, l'ouvrage d'A. W., *Déportation et Génocide – entre la mémoire et l'oubli*, (Paris, Plon, 1992, 506 p.), dans lequel elle étudie ce temps du retour, jusqu'en 1948, et où elle donne jusqu'à cette date une bibliographie très complète (mais où l'absence de F. Manhès est d'autant plus surprenante), et quelques aperçus pour les périodes ultérieures. Son approche diffère de la mienne en ce qu'elle affirme qu'il y a une différence non de degré mais de nature entre la déportation "politique" : "l'élimination", et la déportation "raciale" : "l'extermination" (pour la distinction cf. p. 204), et qu'elle s'attache plus particulièrement à cette dernière.

3. Cf. Sedel Fred, *Habiter les ténèbres – Auschwitz/Iawozno/Birkenau/Oranienburg/Sachsenhausen/Landsberg/Kaufering*, Paris-Genève, La Palatine, 1963, 255 p., et Paris, A.M. Métailié, 1990, 209 p.

témoigner par tous les moyens disponibles. Le temps est celui des grands procès, les criminels doivent être jugés¹, et leurs crimes livrés à la publicité. Une grande partie des témoignages dont nous disposons aujourd'hui a été éditée dès cette époque². Ils recouvrent déjà tous les camps, à l'exception des centres de mise à mort³, dont le nombre des survivants était infime ou nul. Mais l'importance du nombre de récits par camp est très variable. En outre les traductions de récits en langues étrangères sont alors fort rares ; une partie de l'ensemble qui fut international échappait au public, mais ce souci ne hantait pas la France de la Libération.

Dès la liberté retrouvée en France, les premiers témoignages vont paraître. Il ne s'agit, en 1944, que des camps de France, les antichambres de la déportation. À cette époque, pour ceux qui en témoignent ils représentent un sommet de l'épreuve. Ceux qui sont partis ne sont pas encore rentrés pour raconter la suite, et beaucoup ne le pourront pas. Certaines expressions apparaissent dès cette époque d'entre la libération du pays et celle des camps qui serviront beaucoup, mais pour décrire une toute autre situation. Jean-Jacques Bernard, le fils de Tristan Bernard, arrêté par des soldats allemands lors de la rafle parisienne antijuive à domicile du 12 décembre 1941, est interné à Compiègne. Il en sera libéré comme grand malade à la mi-mars 1942, ce qui lui évitera la déportation. Il écrit son livre de janvier à mars 1943 et il est publié au quatrième trimestre 1944. Il l'a intitulé *Le Camp de la mort lente*⁴. Malgré les motifs et les conditions de son arrestation, il ne se veut que français : "J'entrevis dès ce jour ce qui fut la grande constatation de mon internement : c'est que, chez la presque totalité de ces Français, aucun sentiment de race n'existait. Ils se jugeaient atteints comme Français et uniquement comme Français. Je l'éprouvais moi-même, et ce sentiment intime trouva presque tout de suite une concor-

1. Le procès de Nuremberg s'ouvre le 14 novembre 1945, le verdict est prononcé le 1^{er} octobre 1946.

2. Mais déjà avant-guerre des informations étaient disponibles : articles de journaux, comme celui de la future déportée Marie-Claude Vaillant-Couturier dans *Vu* du 3 mai 1933, ou récits d'évadés, comme celui de Gerhart Seger, *Oranienbourg sinistre geôle de l'enfer hitlérien*, traduit de l'allemand, Paris, Jean Crès, 1934 ; réédité sous le titre *Oranienbourg 1933*, Grenoble, La Pensée sauvage, 1984, 127 p. Seger est décédé en 1967.

3. L'expression est de Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, traduit de l'anglais par Marie-France de Paloméra et André Charpentier, Paris, Arthème Fayard, 1988, 1098 p. (rééd. en Folio), et concerne les "camps" de Pologne dont la seule fonction fut l'extermination des Juifs (Treblinka, Kulmhof, Sobibor, Maïdanek, Belzec). Auschwitz constitue un cas à part, à la fois centre de mise à mort et camp de détention et de travail forcé.

4. Bernard Jean-Jacques, *Le Camp de la mort lente. (Compiègne 1941-42)*, Paris, Albin Michel, 1944, 247 p.

dance extérieure parfaite.”¹ Il ne cessera de revenir sur cette idée², et encore en juillet 1944, dans son envoi, il écrit : “Et ceux qui ne sont plus là et à qui je dédie ces pages, je sais bien que, pour prix de leur ultime sacrifice, ils ne souhaiteraient pas d’autre épitaphe que celle-ci : “Mort pour la France.”³ Mais pourtant, à cette date, son analyse des événements s’est déjà modifiée implicitement, car quelques lignes auparavant il avait noté : “Mais le martyrologue juif sous l’occupation allemande remplirait plusieurs volumes.” L’auteur relève le sort particulier fait par les nazis aux Juifs, alors que lui ne se voit et ne veut se voir que comme Français. En contrepartie, il emploie le terme “allemand”. La rationalité ainsi manifestée, et très largement répandue alors, reste celle de la guerre sur le modèle de la précédente : l’ennemi est national-allemand avant d’être national-socialiste. Il exprime un sentiment très partagé à l’époque par la communauté juive de France, qui inclut ses malheurs dans ceux de la collectivité nationale. Cette attitude contribuera à construire l’image de la déportation à cette période. Mais les camps vont durer encore plusieurs mois, jusqu’en avril et mai 1945 pour les derniers. Et dans l’effondrement du système les déportés seront entraînés de l’un à l’autre dans “les marches de la mort” des évacuations. Les camps ne constituaient pas des objectifs militaires. Ils n’ont été libérés que dans la mesure où ils se trouvaient sur la route des troupes en marche, et à leur rythme. Les libérateurs seront toujours, et tous, à l’Est comme à l’Ouest, dépassés par leur “découverte”. À Auschwitz, les Soviétiques mettent en place une commission d’enquête, qui œuvre en février et mars et rédige un rapport⁴ de propagande où les victimes sont annexées, le mot “juif” n’apparaissant pas une seule fois. En France, les déportés revenus fournissent à leurs lecteurs un panorama complet de la déportation, mais dans lequel figure au premier rang la déportation politique. Le camp qui suscite le plus d’ouvrages est celui de Buchenwald (48 sur 248 pour la période), ce qui s’explique par le fait qu’il fut celui où se retrouva déporté le plus grand nombre de politiques français, et où le taux de survie fut relativement élevé, en raison notamment du fait que la direction détenue était passée entre les mains des “rouges”, les politiques. Les communistes allemands avaient au terme d’une lutte clandestine meurtrière évincé les “verts”, les droits communs. Au fur et à mesure

1. *Ibid.*, p. 32-33.

2. *Ibid.*, cf. p. 68-71, 87, 132-135, 225, 226.

3. *Ibid.*, p. 8.

4. “Rapport de la commission d’État extraordinaire pour la constatation et l’instruction des atrocités commises par les envahisseurs allemands fascistes et leurs complices”, les *Izvestia*, 8 mai 1945, traduction dans *Articles et Documents*, Paris, ministère de l’Information, 22 juillet 1945 ; cité in Annette Wieviorka, *op. cit.*, p. 113-114.

de leur arrivée et de leur reconnaissance par la direction clandestine, les résistants d'autres nationalités furent associés à cette direction. Ce fut le cas des Français représentés par un Comité des intérêts français (CIF) présidé par le colonel Frédéric H. Manhès, et dont le secrétaire était Marcel Paul. Chaque groupe de la Résistance y avait un représentant¹. La situation des Français à Dora, d'abord kommando de Buchenwald puis camp indépendant, aux mains des "verts", fut beaucoup plus dure. Les témoignages sur Dora sont au nombre de huit. Si on y ajoute ceux concernant les divers kommandos extérieurs, le complexe de Buchenwald fait l'objet de presque soixante ouvrages. Nous trouvons juste après celui de Ravensbrück (34), le camp des femmes. Compte tenu du nombre moins élevé des femmes déportées, les femmes ont donc proportionnellement plus témoigné que les hommes². Viennent ensuite la plupart des grands camps : le complexe d'Auschwitz avec vingt-quatre ouvrages, celui de Dachau, dix-sept, celui de Mauthausen et ses kommandos, dont Gusen, ainsi que celui de Neuengamme, quinze. D'autres camps font l'objet de témoignages en nombre moindre, soit que les Français y aient été moins présents, soit qu'ils n'aient pas écrit, ou pas été édités. Il en est ainsi de Flossenburg ou de Gross-Rosen, un, d'Oranienburg-Sachsenhausen ou de Bergen-Belsen, trois. Mais beaucoup de déportés évoquent ce dernier camp pour y avoir été évacués à la fin. Le camp de Natzweiler-Struthof, en Alsace, est représenté dans six ouvrages. Aucun ouvrage n'est centré sur le camp de Stutthof en Pologne, mais Alphonse Kienzler et Paul Weil, respectivement étudiant et docteur en médecine, y consacrent leur texte dans les *Témoignages strasbourgeois – De l'Université aux camps de concentration*³. Ne sont pas oubliés les camps de regroupement et de transit de France, comme Drancy, sept, celui du Vernet, un, comme celui de Pithiviers, ou de Belgique comme ceux de la caserne Dossin à Malines ou Breendonck⁴. Le

1. Après la guerre le rôle du CIF et notamment celui de Marcel Paul fut mis en cause pour avoir protégé les communistes au détriment des autres déportés dont certains auraient été sacrifiés. À chaque fois que ces attaques se sont produites des déportés de toutes obédiences se sont manifestés en faveur de Marcel Paul, comme par exemple Marcel Dassault, qui écrit dans son autobiographie, *Le Talisman*, Paris, J'ai Lu, 1970, 123 p., qu'il lui doit la vie.

2. Mais ce constat doit être nuancé du fait que les éditeurs ont peut-être accueilli plus facilement des récits de femmes, sensés plus susceptibles de rencontrer l'intérêt du public, dans le temps où ils en écartaient d'autres, masculins.

3. *De l'Université aux Camps de Concentration. Témoignages strasbourgeois*, Publication de la faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, avant-propos de Prosper Alfarc, Paris, Les Belles Lettres, 1947, 543 p., rééd., Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1989, 563 p.

4. Cependant la majorité de ces ouvrages sur les camps de transit ou de regroupement est publiée en 1945. Après le retour des déportés l'épicentre de la souffrance s'est déplacé, et l'édition n'accueille plus que rarement ces récits.

ghetto de Varsovie, qui eut statut de camp à partir de juillet 1943, fait l'objet de deux témoignages. Ainsi, dès cette période tous les camps et toutes les situations de déportation ou presque sont accessibles au lecteur. On notera cependant l'absence de témoignages directs sur les centres de mise à mort de Pologne. Les rescapés en trop petit nombre, et dispersés dans le monde, n'ont pas encore livré le leur * du moins en langue française. Encore que le *Journal* de Mary Berg, sur le ghetto de Varsovie, soit publié chez A. Michel dès 1947. Des enquêtes de correspondant de guerre sont néanmoins accessibles, comme celle de Vassili Grossman sur Treblinka¹. On notera également la part très faible des traductions de langues étrangères. Le témoignage et la douleur sont alors sinon totalement français du moins presque exclusivement francophones, comme les sentiments sont d'abord anti-allemands avant même d'être antinazis. Par ailleurs des étrangers, surtout d'origine polonaise, ont écrit directement en français. Quelques ouvrages ont tout de même déjà été traduits, de l'anglais (deux), du polonais (un), ce qui n'étonnera pas s'agissant de langues de nations alliées, mais aussi de l'allemand (cinq), dont les auteurs sont au-dessus de tout soupçon, comme Bernard Klieger² journaliste belge flamand, Ernst Wiechert³, écrivain allemand, et Eugen Kogon⁴, sociologue autrichien. Ce dernier a négligé le récit autobiographique et a préféré rédiger, dès 1945 (l'avant-propos est daté de novembre 1945), une étude du "système des camps de concentration allemands" s'appuyant surtout sur celui de Buchenwald. Son expérience personnelle n'apparaît qu'occasionnellement dans son ouvrage qui se veut "un rapport objectif". Cela explique

* La réédition, en 1993, par les éditions du Seuil du même ouvrage, reprend cette fois l'édition française complète de 1947.

1. Grossman Vassili, *L'Enfer de Treblinka*, Grenoble, Arthaud, 1945, rééd. 1966, 90 p.

2. Klieger Bernard, *Le Chemin que nous avons fait (reportages surhumains)*, traduit de l'allemand, Bruxelles, 1947, 195 p. Annette Wiewiorka signale, *op. cit.*, p. 469, que la traduction est exécrable, et précise que l'ouvrage "écrit d'un point de vue juif" est "particulièrement riche et intéressant".

3. Wiechert Ernst, *Le Bois des Morts (Der Totenwald)*, traduit de l'allemand par Blaise Briod, Paris, Egloff, 1947, 204 p., p. 7.

4. Kogon Eugen, *L'Enfer organisé : le système des camps de concentration allemands*, traduit de l'allemand, Paris, La Jeune Parque, 1947, 355 p., rééd. sous le titre *L'État SS – Le système des camps de concentration allemands*, Paris, Le Seuil, coll. Points-Politique, 1970, 383 p. Cette réédition est incomplète, l'éditeur nous avertissant que "les contraintes inhérentes au livre de poche nous ont fait renoncer à deux chapitres consacrés aux SS". Mais outre que ce renoncement est curieux, l'avertissement est inexact : en effet l'un des deux chapitres supprimés s'intitule "l'incessante lutte souterraine entre les SS et les forces antifascistes dans les camps", ce dont le lecteur du livre de poche ne sera pas informé.

sans doute sa traduction rapide, outre le fait que Kogon offre l'analyse d'un chrétien affirmé, ce qui peut servir à contrebalancer celle des communistes à l'aube de la guerre froide. Le livre de Margarete Buber-Neumann constitue un cas à part. En effet, en 1949 seule la première partie est publiée¹, celle qui évoque sa déportation en Sibérie, et qui s'achève alors que, livrée par Staline à Hitler, elle est emprisonnée à Berlin avant son transfert à Ravensbrück. Pourtant Albert Béguin, précisant que le manuscrit lui a été soumis par les déportées françaises compagnes de l'auteur à Ravensbrück dont il avait édité un cahier collectif en 1946², annonce la suite. Mais le lecteur français devra attendre quarante ans "les chapitres qui évoquent Ravensbrück"³. Il a donc entre les mains un livre d'une déportée rescapée des camps nazis, publié grâce à ses camarades françaises de camp, mais qui s'achève avant son arrivée audit camp et traite une autre déportation et un autre camp, soviétique celui-là. Le temps n'était déjà plus aux témoignages sur les camps nazis, quoiqu'en dise Albert Béguin. En effet, malgré les précautions de l'éditeur une telle publication à ce moment, en 1949, s'inscrit manifestement dans les affrontements politiques de l'époque.

L'ensemble des témoins publiés alors affirme s'acquitter d'un devoir sacré, imposé par leur survie, envers la mémoire des camarades disparus, souvent cités nominalemt. Mais ils ne peuvent, de leur aveu même, tout dire : la difficulté d'exprimer l'inimaginable de la déportation s'y oppose, comme l'horreur de ce qu'ils ont vécu. De plus, à de très rares exceptions près⁴, ces auteurs ne sont venus à l'écriture qu'en raison de leur déportation. Ils se heurtent donc à un mode d'expression généralement inconnu d'eux, et à une expérience de l'extrême sans référent utilisable. De nombreuses approximations seront en conséquence appelées à la rescousse : l'enfer, presque systématiquement connoté à l'œuvre de Dante, le bagne, souvent présent en titre, les travaux forcés, l'esclavage...

1. Buber-Neumann Margarete, *Déportée en Sibérie*, postface d'Albert Béguin, traduit par Anise Postel-Vinay, Paris, Le Seuil et La Baconnière, 1949 ; rééd. Paris, Le Seuil, 1986, 255 p.

2. "Ravensbrück", *Les Cahiers du Rhône*, n° 20, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, décembre 1946.

3. Buber-Neumann Margarete, *Déportée à Ravensbrück*, traduit de l'allemand par Alain Brossat, Paris, Le Seuil, 1988, 334 p.

4. Par exemple Simone Saint-Clair, lauréate du grand prix du roman populaire en 1937, pour *Le dahlia rouge*. Elle est d'ailleurs une habituée puisqu'elle obtiendra le prix de l'Académie française pour *Le Flambeau ardent*, en 1952, et de nouveau en 1958 pour *Les Anges incompris*. Son témoignage, *Ravensbrück. L'enfer des femmes*, Paris, Taillandier, 1945, 252 p. ; rééd. Paris, Fayard, 1972, 267 p., recevra le Prix littéraire de la captivité, et sera lui aussi couronné par l'Académie française.

Cependant l'angoisse de n'être pas cru ne les lâche pas. Afin de garantir la véracité de leurs récits, ils se rangent donc sous le drapeau de la vérité et de l'exactitude, et l'annoncent de différentes manières à leurs lecteurs. Par cet engagement ils tentent d'écarter par avance les objections d'exagération ou même d'invention, qu'ils pressentent possibles. Maisie Renault obtient le "Prix Vérité 1948" pour son récit¹ et le bandeau se charge d'en informer le lecteur. Dans tous les cas, il s'agit de rappeler que l'auteur qui écrit a effectivement vécu et vu les événements rapportés, dont il se porte garant². Les déportés n'ont pas écrit alors simplement pour raconter : dans cette période, où s'ils disent "souvenez-vous" ils s'adressent à leurs contemporains et non réellement aux générations futures, et où il est inimaginable que l'on puisse oublier, ils veulent dénoncer les responsabilités, et les voir condamnées. Le nationalisme l'emporte de beaucoup sur l'analyse politique : un pays, ou un peuple, et même quelquefois une race, l'allemande ou la germanique, voilà le coupable.

Pourtant, c'est alors qu'un d'eux commençait un itinéraire qui ne cesserait de le rapprocher de ses anciens bourreaux, Paul Rassinier³. À aucun moment il ne fait mention de la politique d'extermination antijuive du nazisme ; mais l'existence des chambres à gaz le préoccupe dans la mesure où elle l'empêche d'assimiler le nazisme aux alliés, dans une catégorie unique, celle des belligérants : il en minimise donc le nombre et l'usage. Pour le reste, les coupables sont pour lui d'abord les détenus intégrés dans l'administration des camps. Il s'inscrit en faux contre ses ex-compagnons d'épreuve⁴, et inscrit un faux dans l'histoire⁵.

Cependant, en général, le génocide n'est pas occulté, contrairement à ce qui a pu être affirmé ultérieurement. Au retour, les Juifs survivants, très peu nombreux, ne se démarquent pas de l'ensemble des déportés. Les résistants tiennent le premier rang ; les victimes des persécutions raciales s'effacent discrètement derrière eux, adhérant au patriotisme général. Ils y sont d'ailleurs invités, plus ou moins explicitement : "Bouc émissaire, ennemi public n° 1 par la volonté hitlérienne, les Juifs plus que d'autres ont payé

1. Renault Maisie, *La grande misère*, Paris, Chavanne, 1948, 187 p.

2. Ce qui n'exclut aucunement les erreurs possibles.

3. Rassinier Paul, *Le Passage de la ligne, du vrai à l'humain*, Bourg-en Bresse, Éditions bressanes, 1948, 187 p., réédité avec *Le Mensonge d'Ulysse*, sous ce titre, Paris, La Vieille Taupe, 1979, 261 p.

4. Rassinier Paul, *Le Mensonge d'Ulysse. Regard sur la littérature concentrationnaire*, Bourg-en-Bresse, Éditions bressanes, 1950, 238 p., réédité avec le précédent, Paris, La Vieille Taupe, 1979, 261 p.

5. Cf. Vidal-Naquet Pierre, *Les assassins de la mémoire – "Un Eichmann de papier" et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, Éditions La Découverte, 1987, 232 p., et Brayard Florent, *Comment l'idée vint à M. Rassinier – Naissance du révisionnisme*, préface de Pierre Vidal-Naquet, Paris, Fayard, 1996, 464 p.

leur dîme sanglante à la barbarie. Cette triste priorité dans la persécution, ils n'en veulent point s'en servir pour se couvrir de l'auréole du martyr.”¹ Ayant pour beaucoup perdu des membres de leur famille, ils ne retrouvent même pas toujours le logement dont ils avaient été chassés². Les procès d'après-guerre retiendront à charge le génocide contre les nazis et leurs complices. Simplement, il restera un crime parmi d'autres, une souffrance dans les souffrances communes³. Sa spécificité dans le projet nazi réalisé ne se dégage pas⁴. La publication du *Journal* d'Anne Frank, en 1950 en France⁵, posera tout de même un jalon pour la constitution future de cette mémoire. Mais la déportation elle-même, et son souvenir, vont disparaître de la scène. Les rescapés, peu nombreux au regard de l'ensemble de la population, ne constituent pas un groupe suffisamment important pour peser longtemps sur les préoccupations immédiates du pays, mobilisé par les impératifs de la reconstruction. De plus, la guerre froide va les voir s'opposer les uns aux autres de manière spectaculaire, jusqu'au déchirement.

David Rousset lançait dans le *Figaro littéraire* du 12 novembre 1949 un appel “aux anciens déportés des camps nazis” pour une enquête internationale sur l'univers concentrationnaire soviétique. Cet appel allait déchirer les déportés et déchaîner contre lui une contre-attaque communiste de grande envergure. Il intentera aux *Lettres françaises* et à Pierre Daix, lui-même ancien déporté, un procès qu'il gagnera⁶, au cours duquel Margarete Buber-Neumann témoignera à sa demande⁷.

1. Darville Jacques, Wichene Simon, *Drancy la Juive ou la Deuxième inquisition*, préface de Tristan Bernard, Cachan, Breger Frères, 1945, 130 p., p. 123.

2. Indice de l'intérêt non prioritaire que ces difficultés se sont vues attribuer par les gouvernements de la Libération et d'après, les procès en restitution dureront jusqu'au début des années cinquante, et les réparations seront incomplètes.

3. Pour une étude détaillée des problèmes touchant la communauté juive, dans les camps et après-guerre, on renverra à l'ouvrage d'Annette Wieviorka, *op. cit.*, très complet.

4. Ainsi, René Bousquet, secrétaire général à la police de Pierre Laval, notamment responsable de l'organisation de la rafle du Vel d'Hiv en juillet 1942, sera condamné par la Haute Cour le 23 juin 1949 pour des faits de collaboration avec l'Allemagne, et non pour crime contre l'humanité, à la peine de cinq ans de dégradation nationale, dont il sera immédiatement relevé pour “ses actes en faveur de la Résistance” v. Lambert Bernard, *Bousquet, Papon, Touvier. Inculpés de crimes contre l'humanité. Dossiers d'accusation*, Paris, FNDIRP, s.d. (1991), 331 p.

5. Frank Anne, *Journal*, Paris, Calmann-Lévy, 1950.

6. Rousset David, Rosenthal Gérard, Bernard Théo, *Pour la vérité sur les camps concentrationnaires (Un procès antistalinien à Paris)*, Paris, Éditions du Pavois, 1951, rééd. Paris, Ramsay, 1990, 272 p.

7. M. Buber-Neumann avait également témoigné au procès Kravchenko (transfuge de l'URSS aux États-Unis, et auteur de *J'ai choisi la liberté. La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique*, traduit de l'américain par Jean de Kerdéland, Paris, Self, 1947, 639 p.) c/les *Lettres françaises*, pour diffamation, tenu à Paris de janvier à avril 1949.

La volonté d'unité des déportés ne s'est jamais traduite par l'unicité organisationnelle. Cependant la désunion va aboutir à un véritable déchirement, résultant du reclassement idéologique des déportés et des conflits du monde. Les rescapés des camps nazis seront sommés de choisir le leur. Alors que le monde avait montré peu d'empressement à prendre connaissance de la réalité concentrationnaire, ceux qui avaient commencé d'en témoigner lui offraient le spectacle d'une empoignade haineuse. Au désir abstrait de savoir succédait une volonté concrète d'ignorer. Une période s'achevait, et le silence allait retomber, provisoirement, sur ces expériences de l'extrême. Néanmoins, de très grands textes avaient vu le jour : ceux notamment de Robert Antelme¹, de David Rousset², ou d'Eugen Kogon.

II. Le refoulement (1951-1980)

L'accès à l'édition pour les récits de déportés se fait difficile et en conséquence rare. Le témoignage brut n'y trouve quasiment plus de place. Mais des écrivains de talent vont se révéler³. Cette période de trois décennies est contrastée. La mémoire y travaille souterrainement. On y découvre trois étapes : de 1951 à 1964, le silence se fait le plus profond, troué seulement de loin en loin ; le vingtième anniversaire de la libération des camps en 1965 marque une date charnière – un mouvement éditorial atteint le même chiffre que celui des années de la fin de la décennie 1940, des études nouvelles apparaissent ; ensuite, jusqu'en 1980, le rythme, sans atteindre la production initiale, ne retombe pas tout à fait. Il ne s'agira pas d'une réapparition massive, mais de frémissements indiquant que tout n'avait pas été dit et que les comptes n'étaient pas clôturés. Mais à la fin de cette phase, l'apparition et le succès médiatique de ceux qui s'autoproclament "révisionnistes", et qui tendent en fait à falsifier de l'histoire, révélera manifestement qu'un savoir nécessaire s'est égaré en chemin. Enfin, de manière encore discrète, l'image de la déportation commence à changer. Si les déportés refusent de se taire, en regard des années précédentes, ils seront bien peu à parvenir à publier au cours des quatorze premières années : en moyenne seulement cinq titres par an⁴. La répartition par camps de ces ouvrages diffère quelque peu de celle de la période antérieure. En effet les

1. Antelme Robert, *L'espèce humaine*, Paris, La Cité Universitaire, 1947, 436 p. ; nouvelle édition revue et corrigée : Paris, Gallimard, coll. Tel, 1978, 307 p.

2. Rousset David, *L'univers concentrationnaire*, Paris, Éd. du Pavois, 1946 ; rééd. Paris, Éd. de Minuit, 1965, 190 p. ; *Les jours de notre mort*, Paris, Éd. du Pavois, 1947, 786 p. ; rééd. avec une préface de Maurice Nadeau, Paris, Ramsay, 1988, 788 p.

3. On pense immédiatement à Jorge Semprun, Elie Wiesel, Micheline Maurel, Charlotte Delbo, ou Primo Levi (traduit pour la première fois).

4. Soit soixante-douze de 1951 à 1964 inclus, ce qui correspond à seulement 12 % du total de notre corpus.

témoignages sur Auschwitz se font les plus nombreux (quinze), devant ceux de Buchenwald et Dora (treize) et de Ravensbrück et ses kommandos (sept), ces trois camps totalisant la moitié des titres. Varsovie (cinq), Mauthausen et kommandos (trois), Neuengamme (deux) viennent ensuite. Il faut y ajouter l'ouvrage collectif d'Olga Wormser et Henri Michel, recueil de témoignages sur divers camps, publié en 1954 sous le titre *Tragédie de la déportation*, "entreprise sur l'initiative du Réseau du Souvenir", "pour honorer la mémoire de nos disparus dans les camps de concentration et pour sauver de l'oubli leur sacrifice", précisent la présidente de l'ADIR et les présidents de la FNDIRP et de l'UNADIF, cosignataires de la préface¹.

L'addition des divers récits dans lesquels se lit la persécution subie par les Juifs, des camps de France aux centres d'extermination, en passant par les ghettos de Pologne, représente un tiers des titres de cette séquence temporelle. Ainsi la proportion de ces témoignages par rapport à l'ensemble des titres de la période a quasiment doublé en comparaison de la phase précédente. Le déplacement de perspective est patent.

Les traductions sont plus nombreuses, proportionnellement comme en nombre (quinze)². Celles de la langue polonaise arrivent à la première place en nombre de titres (sept). Ces œuvres concernent en majorité Auschwitz, mais aussi le ghetto de Vilna³ et le camp de Chelmno sur le Ner⁴. Le yiddish⁵ est représenté deux fois et le hon-

1. Wormser Olga et Michel Henri (éd.), *Tragédie de la déportation 1940-1945. Témoignages de survivants des camps de concentration allemands*, Paris, Hachette, 1954, 512 p. Cette anthologie, dont les auteurs signalent qu'ils se sont bornés à choisir, regrouper, présenter et éclairer les textes, se divise en neuf chapitres thématiques, et non selon les camps ; une table des auteurs comporte 189 noms.

2. Mais elles n'indiquent pas toujours la nationalité d'origine des auteurs ; en effet, dans les bouleversements et déplacements de population de l'après-guerre, les changements de nationalité et de langue d'usage n'ont pas manqué. Ainsi deux des trois ouvrages traduits de l'américain sont signés Ka. Tzetnik 135633 (selon les initiales KZ, pour *KonZentration lager*, camp de concentration, prononcées Ka Tzet. Ka Tzetnik était la dénomination de chaque interné, suivie de son numéro) son numéro à Auschwitz, par Yechiel De-Nur, Juif de Pologne à l'époque de sa déportation : KA. Tzetnik, *Maison de filles*, traduit de l'américain par Francis Max, Paris Gallimard, 1958, 330 p., et KA. Tzetnik (De-Nur Yechiel, Cetynski Karal), *La descente aux enfers*, traduit de l'américain par R. Jouan, Paris, Presses de la Cité, 1962, 285 p.

3. Dvorjetsky Marc Dr., *La victoire du ghetto*, traduit par Arnold Mandel, Paris, France-empire, 1962, 319 p.

4. Bednarz Ladislav, *Le camp d'extermination de Chelmno sur le Ner*, traduit du polonais par Léon Fail, Paris, Amitiés franco-polonaises, 1955, 80 p.

5. Weinberg Joseph, *Les Morts ne versent pas de larmes...*, traduit du yiddish par Arnold Mandel, Paris, Sedimo, 1964, 296 p. ; et Emmanuel Ringelblum, *Chronique du ghetto de Varsovie*, version française de Léon Poliakov, d'après l'adaptation de Jacob Sloan, Paris, Robert Laffont, 1959, rééd. 1993, 400 p.

grois¹ et l'anglais² une fois chacun, et tous évoquent Auschwitz, sauf un, Varsovie. Enfin un seul titre de rescapé provient de l'allemand, celui de Bruno Apitz sur Buchenwald³. Par ailleurs, des étrangers ont écrit directement, ou traduit eux-mêmes leurs œuvres originales, en français ; parmi eux, Hanna Lévy-Hass, résistante yougoslave juive, dont la langue était le serbo-croate⁴.

Le mode d'expression évolue. Certes avait paru dès 1947 un premier roman sur la déportation, celui de Marianne Schreiber sur Auschwitz⁵. L'auteur n'était pas une déportée, elle avait œuvré à l'hôtel Lutétia au moment du retour et recueilli les récits des rescapés, dont elle avait fait la matière de son roman. Le camp n'y tient d'ailleurs qu'une place réduite, environ un sixième, comme conclusion d'un itinéraire de résistance juive. Une note affirme l'authenticité des épisodes d'Auschwitz. Pourtant l'héroïsation des personnages crée le soupçon sur la véracité du récit, comme l'a pertinemment relevé Michael Pollak⁶. Par ailleurs certains auteurs avaient choisi de romancer leurs récits, comme Rousset, ou Pierre Daix (Mauthausen)⁷. Mais ce qui primait était l'authenticité brute du témoignage. La distance qui s'est installée amène des rescapés à envisager différemment l'écriture. Simone Lahaye explique ainsi pourquoi elle passe du document brut à une écriture plus élaborée⁸. Le cadre est exact et permet au lecteur informé d'identifier, sans que la précision en soit fournie, le convoi du 19 octobre 1943 de femmes NN, de Romainville à

1. Nyiszli Miklos Dr., *Médecin à Auschwitz. Souvenirs d'un ancien déporté*, traduit et adapté du hongrois par Tibère Kremer, Paris, Julliard, 1961.

2. Wells Léon, *Pour que la terre se souvienne*, traduit de l'anglais par Catherine et Jacques Legris, Paris, Albin Michel, 1962, 359 p.

3. Apitz Bruno, *Nu parmi les loups*, traduit de l'allemand par Y. Plorelle avec la collaboration de Lia Lacombe, Paris, Éditeurs français réunis, 1961, 415 p.

4. À l'occasion du procès Eichmann, la Fédération internationale des résistants (FIR) a publié, simultanément en français et en allemand, dans sa revue *Les Cahiers internationaux de la Résistance* – n° 7, décembre 1961 – à Vienne, le *Journal* qu'elle avait tenu au camp de Bergen-Belsen en 1944 et 1945. Il faudra néanmoins attendre l'année 1989, pour que ce livre soit édité en France, et par là rendu accessible au public : Lévy-Hass Hanna, *Journal de Bergen-Belsen 1944-1945*, Paris, Le Seuil, 1989, 153 p.

5. Schreiber Marianne, *La Passion de Myriam Bloch*, Paris, Fasquelle, 1947, 366 p.

6. Pollak Michael, *L'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 1990, 342 p. L'auteur analyse la genèse et le contenu du roman, ainsi que certaines réactions de déportées, p. 214-216.

7. Daix Pierre, *La dernière forteresse*, Paris, Éditeurs français réunis, 1950, 409 p.

8. Lahaye Simone, *Les rachetées. Portraits et récits de bagne 1942-1945*, Paris, G. Durassié et C^{ie}, 1963, 201 p. ; elle avait auparavant écrit *Visions d'un camp de concentration*, Paris, Imprimerie Jouve, 1954, 31 p., et *Un homme libre parmi les morts*, Paris, G. Durassié et C^{ie}, 1954, 247 p.

Ravensbrück. Mais le livre est constitué de chapitres totalement indépendants ordonnés de façon non chronologique. La distance autorise cette liberté dans l'écriture, étant entendu qu'elle ne remet pas en cause la véracité et l'exactitude des récits écrits auparavant, mais au contraire s'appuie sur eux. Par ailleurs la forme romanesque sert à exprimer des situations qu'il serait plus difficile d'exposer sans masque à la première personne, celles des déportés qui ont occupé des fonctions privilégiées sans avoir de justifications de solidarité au service de la masse des détenus, comme le corps sanitaire. On en trouve un exemple avec le témoignage romancé de Krystina Zywulska sur Auschwitz¹, où elle occupait un poste administratif dans les bureaux. Jacqueline Saveria prend plus de distances encore. Elle a écrit explicitement un roman, la dénomination se lit sur la couverture², et le lecteur est averti que : "Toute ressemblance avec des personnages réels ne saurait être que le fait du hasard". Le texte est écrit à la troisième personne, et aucun indicateur autobiographique manifeste n'y est inséré. L'action se déroule dans un kommando extérieur d'un grand camp, désigné du nom fictif de Graffenburg. Cependant des recoupements s'avèrent possibles avec des faits et des lieux bien réels³. Le personnage principal, Florence, occupait la fonction d'*anweiserin*, sorte de sous-kapo, au bénéfice de sa connaissance de l'allemand. Ses camarades françaises lui reprochaient de ne rien faire pour elles. La part la plus importante du livre traite du retour, qui tourne au gâchis. En dix ans elle a pu constater que si elle y pensait encore, les autres s'en étaient détournés. Cependant des romans de ces années les y ramènent. En effet, le prix Goncourt est décerné par deux fois à des ouvrages traitant de la déportation et du génocide. André Schwarz-Bart l'obtient le premier, en 1959, pour son roman *Le dernier des Justes*⁴. L'auteur, né en 1928 à Metz d'une famille d'origine polonaise, a vu ses parents et deux de ses frères déportés. Il est entré dans la Résistance en 1943. Le personnage principal de son livre, Ernie Lévy, est déporté à Auschwitz, passe la sélection et meurt assassiné dans la chambre à gaz : "Ernie Lévy, mort six millions de fois". Le génocide est traduit comme l'ultime avatar des persécutions commises envers les

1. Zywulska Krystina, *J'ai survécu à Auschwitz*, Varsovie, Polonia, 1956, 324 p.

2. Saveria Jacqueline, *Ni sains ni saufs*, Paris, Robert Laffont, 1954, 307 p.

3. Il s'agit en fait du camp de Königsberg, comme permet de l'établir un événement relaté : l'abandon du camp par les gardiens, l'arrivée de deux PG français évadés, la fête donnée dans une baraque en leur honneur, le retour des soldats allemands et l'exécution sur place des deux PG. cf. le récit exact de ces faits in Rothman – Le Dret Catherine, *L'Amérique déportée – Virginia d'Albert-Lake de la Résistance à Ravensbrück*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1994, 189 p., p. 146.

4. Schwarz-Bart André, *Le dernier des Justes*, Paris, Le Seuil, 1959, réédité Paris, Le Seuil, coll. Points roman, 1980, 379 p.

Juifs. Sous la table des matières est précisé que "ce livre est une œuvre de fiction" et que l'auteur s'est référé pour l'évocation des faits historiques notamment à Léon Poliakov ¹, Michel Borwicz ², David Rousset ³, Georges Wellers ⁴ et Olga Wormser ⁵. En 1962 le prix Goncourt est décerné à Anna Langfus pour *Les bagages de sable* ⁶, description d'un difficile retour à la vie d'une jeune polonaise, dont la famille a été exterminée, à Paris après guerre. Anna Langfus, née à Lublin en 1920 dans une famille juive polonaise bourgeoise était mariée et avait fait ses études en Belgique, avant de revenir dans sa ville natale en 1939. Elle vit le ghetto de Varsovie, l'arrestation par la Gestapo, pour des faits de résistance, la torture, et la perte de toute sa famille et de son mari, pris comme otage. Après-guerre elle émigre à Paris, en 1947 ⁷. Il semble donc que la forme romanesque rencontre un succès public que n'avait pas trouvé le témoignage autobiographique à la première personne. Cette indication se voit confirmée par l'existence de l'ouvrage de fiction consacré par Robert Merle à la vie du commandant d'Auschwitz ⁸, Rudolf Hoess, dont le nom est changé en Rudolf Lang. C'est également par un roman que la lutte d'Emmanuel Ringelblum (transformé en Noach Levinson) et de son organisation, l'*Oneg Shabbes*, est tout d'abord connue en France, celui de l'écrivain américain John Hersey, *La muraille* ⁹. Mais en 1952 le préfateur, Joseph Kessel ignore l'original et se trompe lourdement en écrivant : "Mais quoi qu'on en ait, il faut bien se rendre au fait véritable. Noach Levinson n'a d'existence que celle de la fiction" ¹⁰. La *Chronique du ghetto de Varsovie* ¹¹ de Ringelblum ne sera éditée en français qu'en 1959.

1. Poliakov Léon, *Bréviaire de la haine – Le III^e Reich et les Juifs*, Paris, Calmann-Lévy, 1951, réédité Bruxelles, Complexe, 1986, 401 p.

2. Borwicz Michel, *Écrits des condamnés à mort sous l'occupation nazie (1939-1945)*, Paris, PUF, 1955, réédité revu et augmenté Paris, Gallimard, coll. idées, 1973, 374 p., rééditions Folio/Gallimard, 1996.

3. David Rousset, *L'univers concentrationnaire*, op. cit.

4. Wellers Georges, *De Drancy à Auschwitz*, Paris, Éditions du Centre, 1946, 230 p.

5. Olga Wormser et Henri Michel (éd.), *Tragédie de la déportation*, op. cit.

6. Langfus Anna, *Les bagages de sable*, Paris, Gallimard, 1962, réédité Paris, Gallimard, coll. Folio, 1981, 218 p.

7. Elle a raconté dans son premier roman, très autobiographique, prix Charles Veillon en 1960, cette période de la guerre sous le titre *Le sel et le soufre*, Paris, Gallimard, 1960, réédité Paris, Gallimard, coll. Folio, 1983, 375 p.

8. Merle Robert, *La mort est mon métier*, Paris, Gallimard, 1952, réédité Paris, Gallimard, coll. Folio, 1972, 371 p.

9. John Hersey, *La muraille*, préface de Joseph Kessel, traduit de l'anglais par Lucienne Escoube, Paris, Gallimard, 1952 ; rééd. Folio, 2 vol., 479 et 443 p.

10. *Ibid.*, p. 15.

11. Emmanuel Ringelblum, op. cit. – (traduction partielle est très contestée – NDLR).

Malgré ces signes d'un intérêt maintenu pour le phénomène et ses événements les plus chargés de sens, l'accès à l'édition pour les rescapés des camps est devenu malaisé. François Mauriac en témoigne, qui intervint à plusieurs reprises comme préfacier. Il débute celle qu'il donne à Micheline Maurel, déportée de Romainville à Ravensbrück le 29 août 1943, pour *Un camp très ordinaire*, par la phrase suivante : "L'auteur de ce livre est le témoin d'une abomination que le monde a résolu d'oublier." Et il ajoute plus loin : "C'est une erreur de croire que si le public se détourne de récits comme celui-ci c'est qu'il en a trop entendu. Le vrai est qu'il n'en a entendu aucun jusqu'au bout et qu'il exige qu'on ne lui en parle plus."¹ Un an plus tard, il préfacera également Elie Wiesel², qu'il avait poussé à écrire son témoignage sur Auschwitz. Mais même avec un parrainage aussi illustre, les difficultés et les refus n'avaient pas manqués à l'auteur, et il faudra l'intervention de son préfacier pour qu'un éditeur accepte son livre. Parallèlement à la poursuite, ralentie, de la production des témoignages, et à l'intrusion marquée du roman, une mémoire savante se met lentement en place. Les premières études émanent du Centre de documentation juive contemporaine (CDJC), fondé pendant la guerre et l'Occupation par Isaac Schneersohn, à Grenoble le 27 avril 1943. Il a commencé à en éditer dès la Libération, en même temps qu'il publiait une revue consacrée au génocide, la première du genre : *Le Monde juif*. Dans ces années 1950 à 1964, les historiens du CDJC, Joseph Billig³, Léon Poliakov⁴, pour ne citer que les plus connus⁵, poursuivent un travail pionnier quelque peu solitaire. Le moins qu'on en puisse dire est que l'Université française a alors d'autres préoccupations et champs de recherches. En 1951 Léon Poliakov publie *Bréviaire de la haine*, préfacé par François Mauriac. Poliakov publie également en 1964 *Auschwitz*, une étude sur ce camp, analyse et recueil de textes⁶. Par ailleurs le Comité international de la Croix-Rouge dresse un inventaire⁷, offrant aux chercheurs un outil de travail.

1. Maurel Micheline, *Un camp très ordinaire*, préface de François Mauriac, Paris, Éd. de Minuit, 1957, 191 p., p. 9 et p. 10.

2. Wiesel Elie, *La nuit*, Paris, Éditions de Minuit, 1958, 178 p.

3. Billig Joseph, *L'Allemagne et le génocide (Plans et réalisations nazis)*, Paris, Éditions du Centre, 1950, 112 p.

4. Poliakov Léon, *L'étoile jaune*, Paris, Éditions du Centre, 1949, 95 p.

5. Cf. aussi Mazor Michel, *Le phénomène nazi (Documents nazis commentés)*, Paris, Éditions du Centre, 1957, 273 p. ; et *Le Dossier Eichmann et la "solution finale de la question juive"*, Paris, Éditions du Centre, 1960, 223 p., avec une introduction de Joseph Billig.

6. Poliakov Léon, *Auschwitz*, Paris, Julliard, coll. Archives Gallimard-Julliard, 1964, 222 p.

7. Comité international de la Croix-Rouge, Service international de recherches, Arolsen (Allemagne), *Inventaire, Camps de concentration et section historique*, Genève, CICR, 1957.

À qui veut savoir s'offrent donc les premiers résultats du travail scientifique, qui seront évidemment poursuivis, revus et améliorés par la suite, mais qui ont l'incontestable mérite d'exister et d'ouvrir la voie en cette période d'indifférence du monde. Mais les rescapés vivent encore relativement nombreux, et nous l'avons vu, pour certains le moment d'écrire ou de réécrire est venu, même si l'édition ne les attend pas. Pourquoi ont-ils attendu ce moment ? Parce qu'avant, la douleur l'empêchait, comme le dit Fanny Marette en 1954¹. Il a fallu sortir du camp, non plus physiquement mais mentalement, ce qu'exprime Micheline Maurel : "Le camp a longtemps gardé une réalité plus intense que le monde qui m'entourait"². Pour Jorge Semprun la nécessité de laisser du temps s'imposait dès sa libération³. Pour lui le moment est venu en 1963. En général, la séquence temporelle traitée s'augmente. Les premiers récits ne donnaient que fort peu de détails sur la vie antérieure de leurs auteurs. La déportation y apparaissait comme un tout qui n'exigeait, ni ne supportait parfois de précisions biographiques, au point même que souvent dans le cas des déportés résistants leur part et leurs actions dans la Résistance restaient non dites. L'avant n'existait plus. L'existence d'un après, ne serait-ce que celui du retour, semble imposer de plus grandes confidences autobiographiques. L'origine sociale et familiale, le parcours dans la Résistance⁴ le cas échéant, les événements, les difficultés et les déceptions de l'après-guerre trouvent leur place dans les récits pour encadrer la déportation, qui se trouve restituée dans la vie de l'auteur. La relation des événements est conforme à celle des récits antérieurs, dont la valeur est soulignée, qu'il s'agisse de David Rousset ou Robert Antelme, les plus fréquemment cités⁵. La reconstruction de l'Europe n'a pas fait oublier aux déportés les luttes des nationalités dans les camps et le mauvais accueil reçu par les Français. La mauvaise impression produite par les Polonais n'a pas disparu⁶. Toutes les erreurs et les interprétations erronées n'ont pas été dissipées par le temps. Le rôle

1. Fanny Marette, *J'étais le n° 47.177 – Journal d'une comédienne déportée*, préface de Rémy Roure, Paris, Robert Laffont, 1954, 256 p., p. 4 de couverture.

2. Micheline Maurel, *Un camp très ordinaire*, op. cit., p. 186.

3. Jorge Semprun, *Le grand voyage*, Paris, Gallimard, 1963, 233 p., rééd. Folio, 1972, 280 p., p. 125.

4. Dans le livre de Christian Pineau, *La simple vérité 1940-1945*, Paris, Julliard, 1960, 634 p., elle représente la première moitié de l'ouvrage.

5. Michelet Edmond, *Rue de la liberté – Dachau 1943-1945*, adresse de Charles De Gaulle, Paris, Le Seuil, 1955, 253 p., p. 71-72.

6. Henry Bulawko, *Les jeux de la mort et de l'espoir*, préface de Jean-Maurice Hermann, Paris, Amicale des Anciens Déportés Juifs de France, 1954, 205 p., rééd. augmentée, préface de Vladimir Jankélévitch, Paris, Encre Éditions Recherches, 1980, 188 p., p. 85-86.

des communistes continue à faire l'objet d'appréciations très différentes, mais il convient de faire la part des critiques nées au camp, de celles que la politique d'après-guerre a créées. Michelet les distingue clairement, alors qu'il soutient Rousset dans son combat contre les camps d'URSS.

L'extermination des Juifs ne pouvait manquer de faire naître des interrogations sur Dieu. Tous ne concluaient cependant pas comme Elie Wiesel¹. Les témoignages sur le génocide s'accumulent et se confirment les uns les autres, indépendamment. La réalité et les méthodes du génocide, même si ces dernières restaient imparfaitement connues², s'étaient répandues dans les camps, et même au-delà, et pas seulement chez les Juifs. Le docteur Dvorjetski a consacré à la lutte du ghetto de Vilna, "la Jérusalem de Lithuanie", à laquelle il a participé, son livre³, rédigé après son témoignage au procès Eichmann. Pour lui la victoire est la création de l'État d'Israël, et la participation des survivants du ghetto à cette création.

Par ailleurs, le temps écoulé permet à certaines déportées d'aborder un thème passé sous silence à la libération : le viol par les libérateurs, soviétiques la plupart du temps. Mais il est exposé de manière distancée. Chez Simone Lahaye la victime en est une déportée tchèque, Vlasta⁴. Micheline Maurel ajoute à sa rencontre avec ses libérateurs l'observation suivante : "Je n'ai pas été violée grâce à mes ulcères et parce que je pouvais affirmer en russe que c'était contagieux⁵."

Le vingt-cinquième anniversaire de la libération marque une date. Dans la production éditoriale, cet anniversaire se signale par une parution du double de nombre de titres par rapport au dixième. En cette année 1965, un an après le transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, le général De Gaulle est réélu à la présidence de la République, cette fois au suffrage universel. Dans le discours gaulliste, c'est la Résistance qui se trouve rappelée et ramenée au pouvoir par les Français. L'édition traduit cette revendication

1. Cf. pour une vision religieuse : *Célébrations dans la tourmente – La résistance spirituelle dans les ghettos et les camps de concentration*, Lagrasse (11220), Verdier, 1993, 109 p.

2. La connaissance n'est pas encore bien établie dans ces années de *refoulement*. Les erreurs les plus répandues portent sur le nombre des victimes. Le préfacier de Henry Bulawko, *Les jeux de la mort et de l'espoir*, l'ex-déporté résistant Jean-Maurice Hermann, évoque en 1954 les "cinq millions" de victimes "rien que pour Auschwitz", *op. cit.*, p. 179 (rééd. 1980). T. Borowski cite la transformation des corps en savon (*op. cit.*, p. 64), rumeur répandue mais qui n'a jamais été vérifiée. Il donne également quatre millions et demi de cadavres pour Auschwitz, (*Ibid.*, p. 93). Par ailleurs, le chiffre de 230 000 déportés de France est souvent indiqué.

3. Marc Dvorjetski, *La victoire du ghetto*, *op. cit.*

4. Simone Lahaye, *op. cit.*, p. 30-31.

5. Micheline Maurel, *op. cit.*, p. 166.

en accueillant les résistants déportés. Leur combat et leurs souffrances sont utilisés pour légitimer le nouveau cours politique. Mais les gaullistes ne sont pas les seuls à revivifier ce souvenir. Un consensus des mémoires résistantes s'installe sans trop de frictions, chacune des tendances trouvant à s'exprimer, dans l'affirmation d'un pays globalement résistant.

Onze titres de souvenirs sont publiés cette année, ce qui nous ramène à la production de la fin des années quarante, avant le refoulement. La Résistance déportée y occupe la première place, avec neuf titres sur onze. Ce mouvement de réveil de la Résistance rompt le changement de perspective axé sur le génocide que nous avons dégagé pour les années précédentes.

En outre, les femmes représentent plus de la moitié des auteurs. Est-ce le signe d'un choix délibéré ou celui d'une meilleure survie de celles-ci, comme le notait à Bergen-Belsen Hanna Lévy-Hass ? Par ailleurs, cet anniversaire est exclusivement français ; on ne trouve aucune traduction cette année là. La répartition par camps met Auschwitz et Ravensbrück au premier rang (quatre chacun), puis Buchenwald (deux). Mais il convient de préciser que deux des titres concernant Auschwitz sont l'œuvre de Charlotte Delbo¹, déportée politique du convoi du 24 janvier 1943².

Le mode d'écriture est variable, et le témoignage autobiographique à peu près chronologique se fait rare. Il lui est préféré des approches différentes, allant de la description biographique de chacune des femmes de son convoi par Charlotte Delbo³, qui adopte une écriture en prose presque poétique par très courts chapitres pour son deuxième livre⁴, à l'étude à caractère scientifique de l'Amicale de Ravensbrück et de l'ADIR⁵, en passant par le témoignage romancé de Pierre Julitte⁶, les poèmes de Micheline Maurel⁷, les dessins de France Audoul⁸ et la critique du pro-

1. Delbo Charlotte, *Le convoi du 24 janvier*, Paris, Éd. de Minuit, 1965, rééd. 1978, 303 p., et *Auschwitz et après – I – Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Gonthier, 1965, 135 p., réédité Paris, Éditions de Minuit, 1970, 183 p.

2. Ce convoi de 230 femmes politiques a été dirigé de Compiègne sur Auschwitz, avant que les survivantes, au nombre de seulement 52, soient transférées en plusieurs fois à Ravensbrück, en janvier puis en août 1944. Elles ne seront finalement que 49 à revenir.

3. Charlotte Delbo, *Le convoi du 24 janvier*, op. cit.

4. Charlotte Delbo, *Auschwitz et après – I –*, op. cit.

5. Amicale de Ravensbrück et Association des déportées et internées de la Résistance, *Les Françaises à Ravensbrück*, Paris, Gallimard, 1965, 350 p.

6. Julitte Pierre, *L'Arbre de Goethe*, Paris, France-empire/Presses de la Cité, 1965, 379 p.

7. Maurel Micheline, *La Passion selon Ravensbrück*, Paris, Éd. de Minuit, 1965, 85 p.

8. Audoul France, *Ravensbrück : 150 000 femmes en enfer*, s.l., s.n., 1965, n.p. Il s'agit de 32 portraits et croquis faits au camp en 1944-1945 accompagnés de 22 compositions et textes manuscrits.

cès d'Auschwitz par Henry Bulawko¹. Certains de ces ouvrages furent écrits spécialement pour ce vingtième anniversaire, comme *Les Françaises à Ravensbrück* par l'Amicale de ce camp et l'ADIR. Enfin il faut signaler *De la résistance à la déportation*, rédigé par Jean Manson, professeur de lettres et ancien interné de la Résistance, pour l'UNADIF-FNDIR², à l'usage des maîtres et des membres de l'enseignement.

À l'occasion de la parution du livre de Micheline Maurel, *La Passion selon Ravensbrück*, son éditeur, les Éditions de Minuit, a mené une enquête auprès des lecteurs, par carte postale. Il leur était notamment demandé s'ils avaient été eux-mêmes déportés pendant la guerre et si ce livre leur paraissait "d'abord une œuvre littéraire ou un document". La question suppose la réponse : alors, pour être édité, un document doit se présenter comme une œuvre littéraire.

Une nouvelle période s'ouvre après le vingtième anniversaire de la libération des camps. Elle s'étend jusqu'en 1980, point culminant d'une offensive inimaginable alors marquant la fin des années soixante-dix, celle des négateurs. Durant ces quinze années – 1966-1980 – le rythme des parutions s'accélère. On dénombre 115 nouveaux titres de souvenirs, soit une moyenne annuelle de 7,6, ce qui correspond à 19 % du total de notre *corpus*. Rappelons que la période 1951-1964 ne représente que 12 % de ce *corpus*. L'intérêt éditorial, et donc celui du public, sans lequel il n'existerait pas, non seulement ne disparaît pas, mais se voit relancé, quoiqu'encore faiblement.

Cependant, le changement de perspective que nous avons vu précédemment se voit confirmé. La commémoration résistante l'a simplement suspendu une année. Il est double : ouverture aux expériences des étrangers grâce aux traductions et passage au premier plan des camps du génocide, et donc du destin juif.

Sur ces 115 nouveaux titres, vingt-quatre sont traduits de langues étrangères, ce qui représente plus de 21 % de ce groupe. Significativement la langue qui occupe la première place est l'allemand (huit), juste devant l'américain et l'anglais (sept, respectivement quatre³ et trois). Mais sont également

1. Henry Bulawko, *Le procès d'Auschwitz n'a pas eu lieu*, Paris, Presses du Temps Présent, 1965, 103 p.

2. *De la résistance à la déportation – pages d'histoire récente pour servir à l'instruction civique*, Paris, UNADIF-FNDIR, 1965, 95 p.

3. Mais l'une de ces traductions, d'ailleurs partielle, de l'américain est le livre de Kaplan Chaïm A., *Chronique d'une agonie – Journal du ghetto de Varsovie*, découvert et présenté par Abraham I. Katsh, avant-propos de Jean Bloch-Michel, Paris, Calmann-Lévy, 1966. La version complète américaine, publiée à New York, était basée sur une édition en hébreu, Tel-Aviv.

représentés l'italien (trois ¹), le polonais (deux) et le yiddish ², le hongrois ³, le judéo-espagnol ⁴ et l'ukrainien ⁵ (un chacun). L'ouverture à l'expérience des étrangers, permettant d'accéder à une vision plus complète est patente.

Le second aspect du changement de perspective se marque par les camps dont il est maintenant question. Celui qui occupe la première place est Auschwitz avec trente-trois titres. Si on y ajoute les autres camps d'extermination (Treblinka : deux, Sobibor : un), les camps de concentration et les lieux de regroupement au départ (Vernet d'Ariège, Vel d'Hiv, Pithiviers/Beaune-la-Rolande et Drancy : un chacun) et les ghettos et autres camps de Pologne (Varsovie, Vilnius et Janowska : un chacun), le total des ouvrages traitant des différents aspects concentrationnaires du génocide nazi s'élève à quarante-trois.

Viennent ensuite Buchenwald et ses kommandos, avec dix-huit titres, Dachau avec dix, Mauthausen et ses kommandos avec huit, Ravensbrück et Neuengamme avec sept chacun, le Struthof avec trois, Compiègne avec deux, et enfin Schirmeck, Stutthof, Bergen-Belsen et Heuberg avec un chacun ⁶.

Les hommes représentent 78 % de ces témoins, les femmes seulement 21 %, avec respectivement quatre-vingt neuf et vingt-quatre titres – les deux derniers étant mixtes.

La volonté de témoigner se marque par l'importance du mouvement d'édition à compte d'auteur et d'auto-édition. Pour cette période on découvre indiscutablement respectivement dix et trois titres plus une réédition, soit environ 12 % des ouvrages. Il en est peut-être d'autres, par le biais des imprimeurs. Mais même en se bornant à ces chiffres, on constate ainsi que non seulement les rescapés veulent témoigner, mais que quand ils ne trouvent pas d'éditeur, certains n'hésitent pas à financer eux-mêmes leur publication.

1. Dont la première du livre de Levi Primo, *Se questo è un uomo*, sous le titre *J'étais un homme*, Paris, Buchet-Chastel, 1968, désapprouvée par l'auteur.

2. Rolnikas Macha, *Je devais le raconter (ce qu'Anne Frank n'a pas pu dire)*, traduit du yiddish par l'auteur et Gaston Laroche, Paris, Éditeurs français réunis, 1966, 255 p.

3. Anna Novac, *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Julliard, 1968 ; rééd. sous le titre *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, traduit du hongrois par l'auteur et Jean Parvulesco, Paris, Presses de la Renaissance, 1982, 238 p.

4. Ben-Rubi Isaac B., *Le Muet d'Auschwitz*, traduit du judéo-espagnol par André Chedel, Paris, La Pensée Universelle, 1973, 285 p.

5. Bojko Vadim Jakovlevic, *Vadim Bojko. Les souvenirs d'un fusillé. Récit documentaire*, présentation littéraire de Mykola Sydorenko, traduit de l'ukrainien par Ginette Maxymovitch, Kiev, Dnipro, 1980, 492 p.

6. Neuf titres concernent divers camps, ou des camps non précisés ; l'un des titres en concerne deux : total 115.

Tous les modes d'écriture sont représentés, du document brut, comme le journal, aux études à caractère scientifique, en passant par le récit romancé et la poésie. Un nombre significatif d'anciens déportés ont rédigé des ouvrages d'historiens, traitant soit de la déportation en général, soit du camp dans lequel ils furent déportés, comme Hermann Langbein¹, Germaine Tillion² ou Jozef Garlinski³, pour ne citer qu'eux. Ils contribuent ainsi à la recherche scientifique, qui reste par ailleurs discrète, bien qu'apparaissent des travaux de première importance, notamment ceux de Joseph Billig⁴ et de Olga Wormser-Migot⁵. En 1978 Serge Klarsfeld publie un ouvrage essentiel sur la déportation des Juifs de France, établissant pour la première fois, et de façon indiscutable, le nombre des déportés, leur parcours, et leur identité⁶. La FNDIRP poursuit ses publications au cours de cette période, et d'abord en 1967 avec un album iconographique, *La Déportation*⁷, préfacé par Louis Martin-Chauffier. Elle marque le trentième anniversaire de la libération des camps en éditant une collection, "L'enfer nazi", comprenant cinq titres⁸. Elle publie enfin en 1980 une brochure de synthèse⁹. Le refus de l'oubli y est réaffirmé de plus fort, mais entre-temps l'irruption des négationnistes a eu lieu. L'actualité permet l'édition de travaux universitaires, qui seraient sans doute restés ignorés du grand public dans d'autres circonstances, comme la maîtrise d'histoire de Jean Laloum¹⁰, après l'entretien de Darquier de Pellepoix publié dans *L'Express* le 28 octobre 1978. L'intérêt se porte égale-

1. Hermann Langbein, *Hommes et femmes à Auschwitz*, traduit de l'allemand par Denise Meunier, Paris, Fayard, 1975, 527 p.

2. Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Paris, Le Seuil, 1973.

3. Garlinski Jozef, *Volontaire pour Auschwitz*, traduit de l'anglais par Paul Chwat, Paris-Bruxelles, Elsevier Séquoia, 1976, 312 p.

4. Billig Joseph, *L'Hitlérisme et le système concentrationnaire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, 321 p. ; et *Les Camps de concentration dans l'économie du Reich hitlérien*, Paris, PUF, 1973.

5. Wormser-Migot Olga, *Le Système concentrationnaire nazi (1933-1945)*, op. cit. ; *L'Ère concentrationnaire*, Paris, Culture, Art, Loisir, 1971, 288 p. ; *L'Ère des camps*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1973, 314 p.

6. Serge Klarsfeld, *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France*.

7. FNDIRP, *La Déportation*, Paris, Le Patriote Résistant FNDIRP, 1967, 296 p.

8. Ady-Brille Benoît, *Les techniciens de la mort*, 318 p. ; Alleg Henri, *Les chemins de l'espérance*, 352 p. ; Arnould Roger, *Les Témoins de la Nuit*, 318 p. ; Bouaziz Gérard, *La France torturée*, 349 p. ; Deceze Dominique, *L'esclavage concentrationnaire*, 318 p., tous les cinq Paris, FNDIRP, 1975.

9. FNDIRP, *L'impossible oubli. La déportation dans les camps nazis*, Paris, FNDIRP, 1980, 96 p., p. 96. Comme on le voit les chiffres sont encore surévalués.

10. Laloum Jean, *La France antisémite de Darquier de Pellepoix*, Paris, Syros, 1979, 214 p. Jacques Droz, qui a dirigé cette maîtrise à l'université Paris Sorbonne, en 1974-1975, précise dans sa préface qu'elle fut élaborée "dans le cadre du Centre de documentation juive contemporaine", p. 5.

ment sur les bourreaux, soit par la publication de leurs écrits, notamment pour ceux d'Auschwitz ¹, soit par celle d'entretiens, comme pour l'ancien commandant des camps de Sobibor et de Treblinka, Franz Stangl, lors de sa détention ². Mais à côté de ces recherches historiques, sociologiques ou psychologiques, paraissent d'autres ouvrages, destinés au grand public, jouant sur le sensationnalisme et ne reculant pas parfois devant la falsification. Tel est le cas de Jean-François Steiner, justement sur Treblinka. Comme l'écrit Simone de Beauvoir dans sa préface : "L'auteur n'a pas prétendu faire un travail d'historien. Chaque détail est garanti par les témoignages écrits ou oraux qu'il a recueillis et confrontés. Mais il ne s'est pas interdit une certaine mise en scène." ³ Il fait dans son livre de Kurt Franz (le suppléant de Franz Stangl, jamais cité par lui), le responsable du camp, à des fins romanesques. Pour la description du ghetto de Vilna il utilise le livre de Marc Dvorjetski ⁴, qu'il cite, mais en modifie les éléments, dans un but de dramatisation. Les témoins ont apprécié : ainsi Richard Glazar, exprimant "la profonde consternation ressentie par tous les survivants devant une représentation déformée pour des motifs politiques ou personnels d'événements authentiques et de personnes réelles, dont la plupart, mortes maintenant, sont incapables de se défendre." ⁵ Au cours de cette période le journaliste Christian Bernadac publiera onze titres sur la déportation ⁶, de 1967 à 1979 (ainsi qu'en 1980 le récit de la déportation de son père, écrits à partir des notes de ce dernier, à la première personne). Ces ouvrages qui insistent sur le sensationnel contiennent des extraits de souvenirs édités précédemment ainsi que de nombreux récits mis en scène, sans indication de sources vérifiables ⁷. Ils constituent un tableau

1. Hôss, Broad, Kremer, *Auschwitz vu par les SS*, Oswiecim, Musée d'État à Oswiecim, 1974, 352 p.

2. Sereny Gitta, *Au fond des ténèbres – de l'euthanasie à l'assassinat de masse : un examen de conscience*, traduit de l'anglais par Colette Audry, Paris, Denoël, 1975, rééd. Paris, Denoël, coll. Médiations, 1993, 407 p. Les entretiens ont été réalisés d'avril à juin 1971, Franz Stangl est décédé en détention le 28 juin 1971, à la prison de Düsseldorf.

3. Steiner Jean-François, *Treblinka – la révolte d'un camp d'extermination*, Paris, Fayard, 1966, 395 p., avec une préface de Simone de Beauvoir, p. 9.

4. Marc Dvorjetski, *La victoire du ghetto*, op. cit.

5. Gitta Sereny, op. cit., p. 262.

6. Réédités en quatre volumes sous le titre *Déportation 1933-1945*, Paris, France-empire, 1992-1993.

7. Pierre Vidal-Naquet écrira dans un article publié dans *Esprit*, septembre 1980, p. 8-56, intitulé *Un Eichmann de papier*, réédité in *Les assassins de la mémoire*, Paris, Maspero, 1981, réédition Paris, La Découverte, 1987, 232 p., citée ici : "La critique peut et doit être menée à plusieurs niveaux. D'abord, toute une sous-littérature qui représente une forme proprement immonde d'appel à la consommation et au sadisme doit être impitoyablement dénoncée", p. 27. Et il ajoutera en note, "Chacun complètera ce que j'indique ici. Les noms de Christian Bernadac, de Sylvain Reiner, de Jean-François Steiner viennent immédiatement au bout de la plume", p. 193.

de la déportation, qui par une large diffusion tiendra lieu de savoir pour un vaste public. Leur existence même indique la persistance d'un intérêt réel, quoique dévoyé, pour la déportation.

En 1976 un groupuscule néo-nazi, la FANE, avait édité une brochure de Thies Christophersen¹, ingénieur-agronome qui vivait en 1944 au kommando de Rajsko, dépendant du camp d'Auschwitz où il n'était jamais entré, mais où selon lui on n'avait gazé que des poux. Ce texte délirant n'avait évidemment connu qu'une diffusion confidentielle. Mais le 28 octobre 1978 *L'Express* publiait un entretien avec Louis Darquier² dit "de Pellepoix", ancien commissaire général aux questions juives de Vichy, de mai 1942 à février 1944, qui use de la même formule, qui sert de titre à l'article, selon laquelle "à Auschwitz on n'a gazé que les poux". Cette fois le scandale est énorme, mais il permet à Faurisson de se manifester par un courrier dont le journal *Le Matin* publie un extrait le 16 novembre 1978, dans lequel il exprime son souhait que "le grand public" découvre "que les prétendus massacres en "chambres à gaz" et le prétendu "génocide" sont un seul et même mensonge". La coupe est pleine, et la contre-offensive s'engage. L'arsenal juridique et judiciaire est mis en œuvre. La loi du 1^{er} juillet 1972, relative à la lutte contre le racisme a permis à toute association dont l'objet est tel, régulièrement déclarée depuis au moins cinq ans, de mettre en œuvre les poursuites. Jean Leguay, subordonné de René Bousquet, est inculpé pour crimes contre l'humanité le 12 mars 1979. La FANE est dissoute. Le Mémorial juif est l'objet d'un mitraillage pendant cette période.

Par ailleurs, les historiens ne peuvent pas ne pas réagir. Ils se mobilisent et nombre d'entre eux cosignent en février 1979 un texte intitulé *La politique hitlérienne d'extermination : une déclaration des historiens français*³. Ils vont ensuite reprendre leur ouvrage pour combler les vides dans lesquels les négationnistes se sont engouffrés. Pierre Vidal-Naquet écrit "Un Eichmann de papier" dans *Esprit*, en septembre 1980⁴, car "il faut comprendre non seulement le comment du mensonge, mais aussi le pourquoi". Les partisans de Faurisson attribueront à ce texte la vertu d'avoir

1. Christophersen Thies, *Le Mensonge d'Auschwitz. Un témoignage vécu de Thies Christophersen*, traduit de l'allemand, version française de Michel Caignet, texte de Friedrich Grimm, Paris, FANE, 1976, 36 p.

2. Il avait été condamné à mort par contumace en décembre 1947. Exilé en Espagne, il y est décédé de mort naturelle le 21 août 1980.

3. Publié dans *Le Monde* du 21 février 1979, le texte intégral en figure également en annexe B de Poliakov Léon, *Brève histoire du génocide nazi*, Paris, Hachette, coll. Classiques Hachette, 1979, 60 p.

4. Repris in Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire*, op. cit., p. 13.

stoppe la diffusion de leurs thèses. Toujours est-il que les négationnistes se trouvent acculés au repli et à la défensive, scientifiquement et judiciairement. Leurs thèses sont balayées par la communauté scientifique, comme étant irrecevables, et Faurisson doit répondre de ses écrits devant les tribunaux. Mais les juges ont mission d'appliquer la loi, discours normatif, et non de dire le vrai en histoire, ce pour quoi ils ne sont pas outillés¹. Cette période, qui s'achève en catastrophe, a marqué le réveil de la mémoire juive. Auschwitz est passé au premier rang de la production des récits de la déportation, avec ses antichambres et ses succursales. Ce qui avait été escamoté en partie, le génocide, point ultime de l'idéologie nazie réalisée, passant au premier plan dans l'intérêt du public et des chercheurs, ne va-t-il pas effacer ce qui s'éloigne dans le temps : la Résistance ? Réussira-t-on enfin à élaborer une analyse de la déportation qui ne soit pas fragmentaire, partielle et en définitive oubliée ?

III. Le réveil (1981-...)

La reprise du mouvement éditorial à partir du début de la décennie 1980 est indiscutable. Cent quarante-deux nouveaux titres s'y découvrent², ce qui représente un peu plus de 23 % du *corpus*, ou encore une moyenne pour ces treize années de presque onze titres par an. À l'exception de la période du retour, c'est la plus forte moyenne annuelle du nombre de parutions. En outre les rééditions d'ouvrages anciens se font nettement plus nombreuses, ce qui est un phénomène nouveau : on en compte au moins vingt-sept. Il s'est bien produit quelque chose à ce moment. L'analyse de la répartition par camp confirme le renversement de perspective précédemment relevé. Auschwitz occupe la première place, avec quarante-sept titres. Si on y ajoute les ouvrages traitant des camps de rassemblement comme Drancy (trois), Westerbork (deux), Gurs et Beaune-la-Rolande (un chacun), ceux traitant des camps annexes ou des ghettos, comme Poniatowa, Janowska, Ottmuth, Maïdanek (un chacun) et Varsovie (quatre), le total des camps impliqués dans le génocide s'élève pour la période au nombre de soixante-deux, soit plus de 40 %. Viennent ensuite Buchenwald (treize) et ses kommandos

1. On l'a bien vu quand ils s'y sont égarés à propos de Touvier, pour justifier qu'il n'y ait "lieu à suivre" contre ce dernier et lui accorder un non-lieu général, au prix d'une réinvention pétainiste du régime de Vichy et de sa milice : Cour d'Appel de Paris, 1^{re} chambre d'accusation, 13 avril 1992, v. *Le Monde* du mercredi 15 avril 1992, p. 10. Cet arrêt a été partiellement cassé par la chambre criminelle de la Cour de Cassation, par arrêt du 27 novembre 1992, et Touvier finalement jugé et condamné par la Cour d'Assises de Versailles.

2. Au minimum ; compte tenu de la proximité temporelle, des parutions ont pu m'échapper, notamment en province.

(quatre), Dachau et ses kommandos (quinze), Ravensbrück et ses kommandos (onze), Mauthausen (sept), Sachsenhausen (six), Neuengamme (cinq), Natzweiler-Struthof (quatre), Bergen-Belsen (trois) et Flossenbourg (deux).

Ainsi, toute la déportation reste présente, mais dans des proportions inversées par rapport à la première période. Une autre modification tient à la place accordée aux traductions. Elles sont au nombre de trente-neuf, soit plus du quart de l'ensemble de cette période. Il n'y en a jamais eu autant auparavant. L'américain se place au premier rang avec huit titres, auxquels s'ajoutent deux titres traduits de l'anglais. Ce fait rend compte à la fois des mouvements de population après-guerre, et de l'intérêt éditorial aux États-Unis. En effet parmi ces titres figurent notamment les livres de Albert Haas ¹, résistant français gaulliste d'origine franco-hongroise, ayant émigré aux États-Unis en 1950, Rudolf Vrba ², juif slovaque, dont le témoignage est publié à Londres et traduit en français de l'anglais, Louis J. Micheels ³, juif hollandais, ayant émigré aux États-Unis en 1947, Bruno Bettelheim ⁴, émigrant de Vienne, après sa libération en 1939, et Heda Margolius Kovaly ⁵, juive tchèque ayant émigré aux États-Unis en 1968. L'album photographique d'Auschwitz, trouvé par Lili Meier-Jacob ⁶, retrouvée par Serge Klarsfeld, a été publié d'abord aux États-Unis, où elle avait également émigré, en 1948. En nombre de titres, la deuxième langue d'origine est l'allemand (sept). Mais certains de ces auteurs sont déjà familiers du public français, comme H. Langbein ⁷, E. Kogon ⁸, ou

1. Albert Haas Dr., *Médecin en enfer*, traduit de l'américain par Éléonore Bakhtadzé, Paris, Presses de la Renaissance, 1986, 369 p.

2. Rudolf Vrba, avec Bestic Alan, *Je me suis évadé d'Auschwitz*, traduit de l'anglais par Jenny Plocki et Lili Slyper, Paris, Ramsay, 1988, 401 p. À l'époque des faits, il s'appelait Walter Rosenberg.

3. Micheels Louis J., *Docteur 117 641 – Une mémoire de l'holocauste*, traduit de l'anglais par Catherine Wieder, Paris, Les Belles Lettres, coll. confluents psychanalytiques, 1990, 270 p.

4. Bettelheim Bruno, *Le poids d'une vie – essais – souvenirs*, traduit de l'américain par Théo Carlier, Paris, Robert Laffont, 1991, 342 p.

5. Kovaly Heda Margolius, *Le premier printemps de Prague – Souvenirs 1941-1968*, traduit de l'anglais par Isabelle Chapman, Paris, Payot, 1991, 295 p.

6. Hellman Peter, Meier-Jacob Lili, *L'album d'Auschwitz – D'après un album découvert par Lili Meier survivante du camp de concentration*, édition française établie et complétée par Anne Freyer et Jean-Claude Pressac, traduit de l'américain par Guy Casaril, Paris, Le Seuil, 1983, 224 p.

7. Hermann Langbein, *La Résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes 1938/1945*, op. cit.

8. Kogon Eugen, Langbein Hermann, Ruckerl Adalbert (sous la direction de :), *Les chambres à gaz, secret d'état*, traduit de l'allemand par Henry Rollet, Paris, Le Seuil, 1987, 318 p.

M. Buber-Neumann¹. Viennent ensuite le néerlandais et l'italien (six chacun), le polonais (cinq), le yiddish et l'hébreu (deux chacun) et le slovène (un²). Les femmes représentent un cinquième des auteurs de cette période (vingt-neuf titres). Le mouvement d'auto-édition semble moindre que dans la période précédente, ce qui indique peut-être un accès plus facile à l'édition. Là encore, tous les modes d'écriture coexistent, avec des nouveautés dans l'expression biographique ou autobiographique, telle que la bande dessinée, par Art Spiegelman³, né en février 1948 en Suède, qui a raconté la vie de ses parents, Vladek et Anna, juifs polonais, déportés à Auschwitz – son père devait être finalement libéré par l'armée américaine lors d'un transport d'évacuation de Dachau, et sa mère par l'armée soviétique à Ravensbrück – à partir du récit fait par son père et enregistré par lui. L'auteur a représenté tous ses personnages avec des figures d'animaux : les Juifs sont des souris, les Allemands des chats, les Polonais des cochons, les Français des grenouilles, etc.

Les déportés et leurs amicales réalisent des monographies de camps, et notamment de kommandos de grands camps, qu'ils pensent un peu oubliés, comme ceux de Sachsenhausen⁴, d'Allach⁵, de Schönebeck⁶, de Kaufbeuren⁷ ou de Jawischowitz⁸, ou se font les historiens de leur camp, comme Germaine Tillion⁹, Jean Bezaud¹⁰, ou Eugène Marlot¹¹. D'autres

1. Buber-Neumann Margarete, *Milena*, traduit de l'allemand par Alain Brossat, Paris, Le Seuil, 1986, 279 p., prix du Meilleur Livre étranger 1986, décerné à l'unanimité ; et *Déportée à Ravensbrück*, op. cit.

2. Pahor Boris, *Pèlerin parmi les ombres*, traduit du slovène par Andrée Lück-Gaye, Paris, La Table Ronde, 1990, 253 p.

3. Spiegelman Art, *Maus – un survivant raconte*, Paris, Flammarion, 1987, 160 p., et *Maus – un survivant raconte II – Et c'est là que mes ennuis ont commencé*, Paris, Flammarion, 1992, 136 p., tous deux traduits de l'anglais par Judith Ertel, lettrage d'Anne Delobel. Son travail lui a valu notamment un prix Pulitzer en 1992.

4. Amicale d'Oranienbourg-Sachsenhausen, *Sachso – au cœur du système concentrationnaire nazi*, Paris, Librairie Plon/Éditions de Minuit, coll. Terre Humaine, 1982, 617 p.

5. Amicale des Anciens de Dachau, sous la direction du Docteur Henri Laffitte, *Allach kommando de Dachau*, Paris, France-empire, 1986, 229 p.

6. Lorin Marcel, *Schönebeck, un kommando de Buchenwald*, s.l., Amicale des Anciens Déportés de Schönebeck-Mülhausen-Buchenwald, 1989, 133 p.

7. Lacombe Fabien (éd.), *Kaufbeuren : Kommando de Dachau 1944-1945 : mémorial*, illustrations de Patrice Bermejo, P. Valique, s. l., les Anciens de Kaufbeuren, 1985, 91 p.

8. Amicale d'Auschwitz, section de Jawischowitz, *Jawischowitz annexe d'Auschwitz*, Paris, l'auteur, 1985, 462 p.

9. Germaine Tillion, *Ravensbrück*, rééd. entièrement refondue, Paris, Le Seuil, 1988, 418 p.

10. Bezaud Jean, *Oranienbourg 1933-1935 – Sachsenhausen 1936-1945*, Maulévrier (49), Hérault-Éditions, 1989, 368 p.

11. Marlot Eugène, *L'Enfer d'Alsace, un guide témoignage sur le Struthof-Natzweiler par un rescapé : le matricule 6149*, Beaune, Imprimerie J. Devevey, 1985, 60 p.

rescapés abordent la déportation par le biais d'études sur des aspects particuliers du phénomène, où les énonciations autobiographiques sont soit très discrètes, soit même absentes. Ainsi Julien Lajournade, ancien de Sachsenhausen, dédie "à tous (ses) camarades de SACHSO" une étude postale sur le courrier dans les camps de concentration¹ ; l'abbé Joseph de La Martinière, ancien d'Hinzert, analyse le décret et la procédure *Nacht und Nebel* – Nuit et Brouillard² ; et Pierre Durand retrace, une nouvelle fois, la résistance des Français à Buchenwald, où il se trouvait, et à Dora³. Les textes que nous découvrons sont de trois types : soit l'auteur n'avait jamais écrit sur sa déportation, soit il réécrit sur ce sujet après avoir déjà publié antérieurement⁴, soit son texte rédigé plus tôt, et quelquefois depuis fort longtemps, trouve enfin un éditeur⁵.

Le phénomène capital reste qu'Auschwitz est devenu, par une simplification oublieuse, synecdoque de la déportation et du génocide. Le réveil identitaire de la mémoire juive, et sans doute la mauvaise conscience du siècle qui n'a pu empêcher le crime, l'explique. L'effacement de la mémoire déportée résistante en est le prix, et une sacralisation a-historique et apolitique le risque.

Primo Levi répondait à une question de Ferdinando Camon sur ce qu'était son judaïsme de non-croyant : "Un pur fait culturel. Sans les lois raciales et le Lager, je ne serais probablement plus juif, sauf par mon nom de famille, mais cette double expérience, les lois raciales et le Lager, m'ont marqué d'une empreinte, comme on estampe une feuille de métal : depuis, je suis juif, on a cousu sur moi l'étoile de David, et pas seulement sur mes vêtements."⁶ Cette identité juive peut revenir longtemps après les événements. Nous en trouvons une illustration quand le même témoignage d'un déporté est republié à plusieurs années d'écart, revu par lui selon un point de vue différent, avec Fred Sedel. Né en 1909 dans l'Empire austro-hongrois, il vient à Paris faire ses études de médecine à dix-huit ans.

1. Lajournade Julien, *Le courrier dans les camps de concentration 1933-1945 – Système et rôle politique*, Paris, L'image-document, 1989, 189 p.

2. La Martinière Joseph de, abbé, *Les NN. Le décret et la procédure Nacht und Nebel (Nuit et Brouillard)*, Paris, FNDIRP, 1989, 82 p.

3. Pierre Durand, *La résistance des Français à Buchenwald et à Dora*, Paris, Messidor, 1991, 245 p.

4. Laks Simon et Coudy Marcel, *Musique d'un autre monde*, Paris, Mercure de France, 1948, 189 p. ; Laks Simon, *Mélodies d'Auschwitz*, traduit du polonais par Laurence Dyèvre, Paris, Éditions du Cerf, 1991, 149 p., p. 22.

5. Ex. Heftler Nadine, *Si tu t'en sors... Auschwitz, 1944-1945*, préface de Pierre Vidal-Naquet, Paris, La Découverte, 1992, 189 p., écrit en 1946.

6. Camon Ferdinando, *Conversations avec Primo Levi*, traduit de l'italien par André Maugé, Paris, Gallimard, 1991, 77 p., p. 74.

Médecin dans la banlieue parisienne, il est arrêté le 9 juillet 1943 par la gendarmerie allemande. Il est transféré à Drancy, où l'escortent deux auxiliaires juifs et déporté par le convoi n° 58 du 31 juillet 1943 pour Auschwitz. Il connaîtra divers camps, où sa connaissance de la langue allemande le sauvera. Il réussit à s'échapper d'un convoi le 27 avril 1945, et deux jours plus tard est libéré par l'armée américaine. Il commence à écrire dès 1946, et publie une première édition de son livre en 1963, à la suite d'une rencontre de hasard avec un éditeur¹. À aucun moment il n'indique les motifs de son arrestation, ni en quoi il est Juif. Mais il signale que sa femme a connu le camp de Drancy, dont elle a été libérée². Il se montre sévère avec les cadres juifs : "Les fonctionnaires juifs du camp sont affairés et zélés, ils cachent mal leur mauvaise joie d'être de ceux qui restent"³. Mais ses notations sur la judaïté de ses camarades sont rares. Elles transparaissent quelquefois par allusion, comme dans un titre de chapitre : "Camp d'extermination par le travail (le temps des Pharaons)"⁴. Mais au moment de la grande sélection du 27 janvier 1944, par le médecin SS Thilo, il distingue expressément le côté "aryen" de la baraque, et l'attitude des détenus "aryens", qui ne sont pas concernés⁵. Et il note que les déportés sélectionnés pour être gazés chantent dans les camions "l'hymne juif"⁶. Il évoque les Juifs brûlés dans les crématoires comme ses "frères assassinés"⁷. Mais pour les convois de l'été 1944, il cite les dizaines de milliers de personnes "gazées quotidiennement", sans préciser qu'il s'agit des Juifs de Hongrie⁸. Il commet même une erreur, qui sera rectifiée dans la réédition, en évoquant ces convois, dont il place l'origine en Pologne. Ce livre est republié en 1990, revu et un peu augmenté, après une réécriture terminée en avril 1988. Il insiste maintenant explicitement sur l'appartenance juive de ses camarades, bien qu'il ne précise toujours pas en quoi lui-même l'est. Le préambule de 1963, adressé à un Allemand anonyme a disparu, remplacé par une introduction dans laquelle il vise les "tentatives" négationnistes qui "seraient dérisoires, si des esprits influençables ne s'en trouvaient profondément imprégnés, au grand dam de l'humanité tout entière"⁹. Il s'élève de l'usage inconsidéré du terme "génocide". Enfin il use du terme "Shoah", mais en une seule occasion.

1. Fred Sedel, *op. cit.*, p. 10-11 (1990).

2. *Ibid.*, p. 29 et 41 (1963).

3. *Ibid.*, p. 41 (1963).

4. *Ibid.*, p. 55 (1963).

5. *Ibid.*, p. 147-148 (1963).

6. *Ibid.*, p. 154 (1963).

7. *Ibid.*, p. 163 (1963).

8. *Ibid.*, p. 182 (1963).

9. *Ibid.*, p. 11 (1990).

Dans le corps du texte revu, le mot “Juif” est ajouté à plusieurs reprises : les déportés français et grecs deviennent juifs français et grecs ¹, un kapo “bonhomme athlétique et trapu, originaire de Tchécoslovaquie” ² devient “un juif d’origine tchécoslovaque” ³, le médecin SS Thilo fait lever les malades “juifs” ⁴, et l’époque des Polonais se transforme en celle des “juifs” polonais ⁵. Le sentiment d’appartenance à une communauté resurgit donc, plusieurs dizaines d’années après les événements. D’autres modifications terminologiques se lisent chez Fred Sedel. Ainsi “chambre à gaz” remplace “crématoire”, ou s’y adjoint, en plusieurs endroits ⁶. En outre l’insistance est mise sur les “gaz toxiques” ⁷. Par ailleurs, le terme “SS” est employé en place de “Allemand” précédemment ⁸. Enfin les noms des protagonistes sont restitués ⁹. Il s’agit du même récit, de la même déportation, les événements décrits n’ont pas été modifiés. Simplement, l’accent s’est déplacé. Ce qu’il n’était nul besoin de souligner en 1963, en raison de son évidence, le génocide, doit maintenant être manifesté explicitement. Dans l’intervalle, des falsificateurs sont passés.

Suivant les périodes, la représentation de la déportation a évolué : de la répression des résistants politiques au génocide des Juifs, et des Tsiganes. La mémoire de chacun des aspects multiformes de la réalisation de l’idéologie nazie en actes a eu tendance à effacer à son tour les autres. La connaissance du Mal radical a progressé par étapes, constituant autant de caches successifs. Le génocide ne s’inscrit que partiellement dans le système concentrationnaire. Mais certains pensent même qu’il s’inscrit à part ¹⁰. Je ne partage pas cette dernière affirmation. Le nazisme a été exterminationniste politiquement et racialement. David Rousset a écrit que la différence entre les camps était une différence de degré et non de nature ¹¹. Je le suis dans cette analyse. Sans les camps de concentration, le génocide devenait impossible. Les massacres à l’Est n’auraient fait que systématiser les pogroms sur une échelle jamais vue auparavant. Pour réaliser le

1. *Ibid.*, p. 80 (1990).

2. *Ibid.*, p. 93 (1963).

3. *Ibid.*, p. 87 (1990).

4. *Ibid.*, p. 124 (1990).

5. *Ibid.*; respectivement p. 186 (1963), et 152 (1990).

6. *Ibid.*, p. 139, 149, 158 (1990).

7. *Ibid.*, p. 170 (1990).

8. *Ibid.*, p. 67 et 157 (1990).

9. Par exemple, in 1963, p. 156, Fred Sedel s’appelle René Delès.

10. Cf. Maxime STEINBERG, *Les yeux du témoin et le regard du borgne*, Paris, Éditions du Cerf 1990, 213 p., p. 52 : “La singularité du génocide juif réside dans cette extériorité”.

11. David Rousset, *L’univers concentrationnaire*, op. cit., p. 51.

génocide, les camps étaient l'instrument indispensable. La population juive de tous les territoires occupés par les nazis, à l'Ouest comme au Nord et au Sud, ne pouvait être assassinée sur place comme celle de Pologne et de Russie. Il fallait d'abord l'isoler, l'enfermer puis la déplacer sur les sites des massacres, pour la tuer. Et seuls les camps, et toute l'infrastructure de la déportation : les trains, les wagons, les barbelés, les chambres à gaz et les crématoires, le personnel, SS et autres, permettaient d'arriver à ce résultat. Pourtant comme l'a relevé Hermann Langbein, "les camps étaient dès l'origine installés de manière à être utilisés par la suite sans transition en lieux où les exterminations pourraient être effectuées"¹. Cela étant, il ne s'agit aucunement d'assimiler les victimes entre elles et de prétendre que leur sort fut identique. Les seuls enfants présents dans les camps furent les enfants juifs et tsiganes, et ils ont été les seuls enfants qui y furent assassinés, pour l'unique raison d'avoir été ce qu'ils étaient par leur naissance. Dès le départ des convois leur sort était scellé. Le crime contre l'humanité a été commis contre les Juifs, et contre les Tsiganes. Aucun falsificateur ne parviendra à effacer cette réalité. Et de ce point de vue l'évolution jurisprudentielle française de ces dernières années, si elle a eu l'avantage de permettre que soient enfin jugés certains des criminels, a néanmoins introduit de la confusion dans le débat. L'extension de l'imprescriptibilité à d'autres crimes que ceux commis contre des populations non-combattantes pour des motifs raciaux, religieux ou politiques a contribué à brouiller la question, en l'engluant dans "la confusion sentimentale"². Il arrive ainsi que les bonnes questions continuent de n'être pas posées, comme lors de l'époque du retour, où Jorge Semprun s'interrogeait : "Mais pour poser les bonnes questions, peut-être fallait-il déjà connaître les réponses"³. Et pour les connaître, il faut écouter inlassablement, et s'agissant de livres, les lire.

1. Hermann Langbein, *La résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes*, op. cit., p. 9-10.

2. Cf. Alain Finkielkraut, *La mémoire vaine du crime contre l'humanité*, Paris, Gallimard, 1989, 127 p., p. 79 et suivantes.

3. Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, 322 p., p. 129.